

Un escalier devenu pyramide

Rencontre avec le metteur en scène mexicain Mauricio Jiménez

Louise Vigeant

Numéro 72, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28771ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vigeant, L. (1994). Un escalier devenu pyramide : rencontre avec le metteur en scène mexicain Mauricio Jiménez. *Jeu*, (72), 153–157.

La visite

Louise Vigeant



Dessin : Jean-Pierre Langlais.

Un escalier devenu pyramide

Rencontre avec le metteur en scène mexicain Mauricio Jiménez¹

Lors du récent Carrefour international à Québec², j'ai assisté au spectacle mexicain *Lo que cala son los filos*³, l'un des plus courus du Festival, présenté dans le grand escalier intérieur du Théâtre Capitoile. Bien qu'en langue étrangère, *Lo que cala...* a rejoint son public; voilà bien là un des plaisirs que peuvent procurer des événements internationaux de ce genre. En effet, ce spectacle enlevé sur la conquête du Mexique par Hernán Cortés était suffisamment éloquent pour que le spectateur québécois saisisse l'ampleur des massacres dont ont été alors victimes les populations aztèques. Intriguée par la genèse de ce spectacle dont l'efficacité reposait beaucoup sur l'utilisation de l'escalier, j'ai rencontré Mauricio Jiménez, son auteur et metteur en scène, pour en savoir plus long sur son travail.

Alors que j'avais d'abord cru que le projet était né dans la foulée des événements reliés aux célébrations (pour certains) de 1992 commémorant la « découverte » du Nouveau Monde en 1492, Jiménez me confiait plutôt que *Lo que cala son los filos*, qui date déjà de 1988, était né d'une obsession qu'il se connaît depuis longtemps et qu'il dit partagée par plusieurs de ses compatriotes. La conquête du Mexique et la Révolution sont, pour lui, des sujets de réflexion intarissables. Quand, demande-t-il, cesse-t-on d'appeler un assassinat un assassinat? Cinq cents ans après l'événement? Comment l'Histoire raconte-t-elle les événements? Qui, d'ailleurs, écrit l'Histoire? Et il se prend à se

1. Je remercie l'interprète du Carrefour, Cecilia Ponte, sans laquelle cette rencontre n'aurait pas été possible.

2. Voir mon article sur le Carrefour 94 : « Un rendez-vous avec la douleur », *Jeu* 71, 1994.2, p. 120-131.

3. Titre qui se traduirait littéralement par « ce qui blesse, ce sont les arêtes », les arêtes de la croix ou le tranchant de l'épée.

demander ce que le Mexique serait devenu si les Espagnols n'étaient pas venus, ou s'il avait été envahi plutôt par des Japonais ! Pour cet artiste mexicain, il était primordial non seulement de montrer le comportement destructeur, avide et cruel des Conquistadors, mais aussi de démontrer que l'esprit aztèque a survécu à la barbarie.

La pièce, en neuf tableaux, montre l'arrivée de Cortés, puis illustre les rêves des conquérants espagnols qui pillent le pays, s'accaparant l'or et les femmes. Malgré leur résistance, on sait que les peuples autochtones, qui ont connu quelques victoires, seront plus tard presque anéantis, et que les symboles de leur culture seront détruits; la conquête de l'or se doublant d'une évangélisation forcée, les survivants se verront imposer le baptême. Entièrement joué dans l'escalier, le spectacle exigeait une gymnastique particulière de la part des comédiens qui, continuellement, se lançaient à l'assaut de cette « pyramide », ou dégringolaient les marches, mimant les batailles et les tempêtes. Leur jeu, en se déployant dans cet escalier-obstacle, était investi d'une grande valeur symbolique.

On ne pouvait que se demander si le spectacle résisterait à un changement scénographique. Selon Mauricio Jiménez, il ne le pourrait pas, car il a été conçu, dès le départ, pour un tel espace. D'ailleurs, l'idée même d'un spectacle sur la Conquête lui est venue quand, un jour, il s'est trouvé au pied d'un grand escalier dans un couvent et qu'il a vu, en haut, l'image de la Vierge de Guadalupe, un grand symbole national au Mexique. Toute catholique qu'elle soit, donc un legs espagnol, cette vierge a la peau foncée des Mexicaines. Immédiatement, Jiménez a compris la portée symbolique de cette double



Maurico Jiménez.
Photo : Daniel Tremblay.

Leçon d'histoire
dans un escalier.
Photo : Daniel Tremblay.



identité. En même temps, dans son esprit, la pyramide aztèque se superposait à l'escalier d'architecture espagnole. Il tenait l'image de la rencontre-confrontation entre les deux cultures.

Il a beaucoup lu sur cette période de la colonisation espagnole, entre autres les mémoires de Bernardo Diaz del Castillo, un Espagnol qui a participé à la première expédition en terre mexicaine avec Hernandez de Córdoba et qui, ensuite, est venu avec Hernán Cortés. Ses récits de la vie au Mexique et des guerres contre les Aztèques auxquels s'adjoignent plusieurs écrits de missionnaires, dont certains ont eu la même attitude à l'égard des guerilleros que les Aztèques⁴, lui ont fourni des scènes qu'il a transposées dans son spectacle. Sans compter l'héritage anonyme de la culture orale qui a survécu à la perte de ces terres. Parmi les nombreux écrits récents sur la Conquête, il a retenu ceux de l'écrivain mexicain Fernando Benitez, à qui il doit sa vision contemporaine de la Conquête. Il y a puisé cette idée de l'espace vivant où a circulé pendant des siècles le peuple aztèque, qui a bâti de ses mains les édifices « pensés » par les Espagnols.

L'expressivité du jeu corporel de ses comédiens était frappante, et je me suis demandé si ce type de travail de stylisation des émotions, de l'intériorité, que l'on connaît bien ici, était monnaie courante dans les écoles de théâtre au Mexique. Jiménez m'a appris que non, mais qu'il avait suivi des ateliers, déterminants pour lui, avec une professeure canadienne, Gladys McQueen, et qu'il avait ensuite poussé ses compagnons à développer

4. Comme le frère Bernardino de Sahagun, qui connaissait le nahuatl, et qui a écrit une histoire de la Nouvelle Espagne.

un tel jeu très énergique. Toutefois, il tient à préciser que l'on peut retrouver dans la tradition autochtone, riche en acrobaties de toutes sortes, ce même plaisir de bouger, cette maîtrise du corps qu'il a voulu faire renaître.

Bien qu'il s'agisse là d'un aspect plus difficile à saisir que l'expressivité corporelle, pour qui ne parle pas espagnol, l'ironie jouait un grand rôle dans le spectacle. Cela, de l'aveu du metteur en scène, pour ne pas être manichéen ni tomber dans le mélodramatique ; cette dimension est prise en charge par un narrateur contemporain, donc anachronique, qui est, en fait, l'esprit aztèque, le Nahuatl, jamais mort, malgré les calamités qui se sont abattues sur son peuple. Ce personnage qui commente les actions développe une pensée ironique devant le malheur, et même si l'on perçoit sa tristesse à travers le rire, jamais il ne s'apitoie sur le sort des indigènes, misant plutôt sur la dignité pour faire comprendre cette leçon d'histoire.

Du théâtre politique ?

La dimension politique de son spectacle, dénonçant l'attitude des Espagnols, ne nous échappe pas. On sent bien le désir de souligner la responsabilité des conquérants dans la quasi-disparition d'une grande civilisation. Toujours en pensant à la commémoration de 1492, j'ai interrogé le metteur en scène sur la réception d'un tel spectacle aujourd'hui au Mexique. La salle du couvent où était présenté *Lo que cala son los filos* ne pouvait accueillir qu'une quarantaine de spectateurs à la fois, me dit-il, et la troupe a pu mesurer le succès du spectacle à la foule qu'elle a dû refuser ! Le groupe a joué quelque deux cents fois, surtout devant un public averti composé d'universitaires aux idées progressistes qui ont accueilli très favorablement ces propos, mais aussi à quelques reprises, à l'extérieur, devant un public plus diversifié. En Colombie, où le spectacle a été présenté devant deux cents personnes, le recteur de l'université qui les accueillait s'est levé de son siège pendant la scène du baptême forcé du Nahuatl pour crier que c'était bien comme cela que les choses s'étaient passées !

Il ne semble pas y avoir une forte tradition de théâtre politique au Mexique ; il y a bien eu, dans les années soixante-dix, comme ailleurs, des spectacles qui se disaient théâtraux mais qui reléguèrent les questions esthétiques au dernier plan et qui, finalement, ne constituaient que des discours politiques déguisés. Les grands créateurs mexicains Burolla, Lesusa Rodriguez, José Acosta, Julio Castillo, Hector Mendoza ne parlaient jamais de politique directement. Pour servir son enthousiasme pour la Révolution, Mauricio Jiménez a cherché une voie nouvelle, depuis qu'il a compris qu'il pouvait jumeler « le bon goût et la politique », et donc traiter de la Révolution sur un mode artistique.

Car ce qui importe le plus, pour lui, c'est de faire un théâtre qui ravive la mémoire et éveille la conscience. Après avoir fait deux spectacles à partir des œuvres de l'importante écrivaine du XV^e siècle, Sor Juana Inés de la Cruz, il caresse le projet de monter une pièce d'après les écrits de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca (*Naufrages et commentaires*, 1527), qui a voyagé plus de huit ans en terre mexicaine, pour en faire une sorte de contrepoint à *Lo que cala son los filos*, où, cette fois, un Espagnol est « conquis » par le territoire, par sa beauté et l'attrait de la civilisation précolombienne ; un Espagnol, donc, qui tient un

discours opposé aux propos impérialistes des Conquistadors. Il songe également à faire un spectacle sur sa vision du Canada avec le Montréalais Michel Laprise (directeur artistique du Théâtre Pluriel) qu'il a rencontré lors d'un événement international à Mexico, en 1993. Soulignons l'importance de ces rendez-vous qui sont, pour le public, des occasions exceptionnelles de contact avec l'art d'ailleurs, mais qui favorisent également les échanges entre les artistes eux-mêmes. Ces rencontres font parfois germer de nouvelles amitiés et collaborations, comme cela a aussi été le cas pour les Québécois du Théâtre des Deux Mondes et les Africains du Ki-Yi M'Bock qui comptent nous offrir au prochain Festival de théâtre des Amériques, en 1995, le fruit d'une collaboration qui a vu le jour lors de festivals à travers le monde. M'intéressant, cette fois, à un spectacle en gestation plutôt que terminé, je ferai de cette collaboration l'objet de ma prochaine chronique. ◆